

# QUELQUES REMARQUES SUR LE SYSTÈME PHONOLOGIQUE DU HONGROIS

## I. — LE PROBLÈME DES CORRÉLATIONS DE TIMBRE DANS LE SYSTÈME VOCALIQUE

---

1. Il y a peu de pays où la phonologie ait été introduite d'une manière aussi heureuse qu'en Hongrie. M. Jules Laziczius a eu la chance de prendre contact avec les membres du Cercle linguistique de Prague, et de se familiariser de bonne heure avec cette nouvelle discipline linguistique. Convaincu de la nécessité de rajeunir la linguistique hongroise par ces idées nouvelles, il a consacré quelques travaux<sup>1</sup> aux recherches phonologiques proprement dites, tantôt dans le domaine synchronique, tantôt dans le domaine diachronique. Mais, quoique les recherches de M. Laziczius aboutissent le plus souvent à de très bons résultats, il y a plusieurs remarques à faire à propos de ses travaux, étant donné que chez lui les termes phonologiques sont très souvent pris dans un sens presque phonétique, ce qui fait que certains traits phonologiques du hongrois restent encore à éclaircir.

Dans la présente étude, nous allons examiner de plus près la question des corrélations<sup>2</sup> de timbre dans le sys-

(1) Cf. 1° *A phonológiáról*, Magyar Nyelv XXVI, 1930, 18-30 ; 2° *Egy magyar mássalhangzóvaltozás fonológiája*, ib., tirage à part p. 20 ; 3° *Bevezetés a fonológiába*, Általános fonológia, ib. 165-206 ; voir aussi le résumé français dans la *Revue des Études Hongroises* (t. XII (1934), p. 339-349).

(2) Dans son étude intitulée *L'Alternance quantitative dans le vocalisme hongrois*, Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, XXXIV, 1933, 117-121, M. A. Sauvageot se sert du terme « alternance » dans le sens de corrélation ; mais il vaudrait mieux retenir le terme en question pour les alternances proprement dites, surtout celles de la morphologie et du sandhi. Pour la terminologie phonologique standardisée, voir les travaux du Cercle linguistique de Prague (= TCLP), IV, 1931, 309-323.

tème vocalique du hongrois littéraire et dialectal, parce que c'est tout ensemble une question assez compliquée et fort importante qui mérite d'être traitée à part et en détail. Pour voir plus clairement le problème hongrois, il faut d'abord résoudre quelques questions de principe, car on a malheureusement jusqu'à présent consacré très peu d'études à la question des corrélations de timbre dans les systèmes compliqués. Comme ceci touche même au problème de l'harmonie vocalique, il ne nous reste qu'à comparer le hongrois, à cet égard, aux autres langues du même type linguistique.

La première difficulté à laquelle on se heurte en traitant des phénomènes phonologiques, surtout dans le cadre du système vocalique, c'est le manque d'une terminologie acoustique plus précise. M. Laziczus, comme bien d'autres, a maintenu les termes physiologiques. D'après lui, le système phonologique du hongrois comporte deux corrélations de timbre, à savoir, l'opposition vélarité — non-vélarité et celle de labialité — non-labialité. Mais, étant donné que ce qui importe c'est l'aspect acoustique des oppositions, on pourrait remplacer les termes en question par d'autres termes plus adéquats et à la fois plus expressifs, à savoir, dur — mou (corrélations de mouillure), et sombre — clair (corrélations de clarté). La simplicité de ces termes nous permettra de les combiner mutuellement, ce qui serait assez difficile dans le cas de termes physiologiques. Or, si nous traduisons la théorie de M. Laziczus en termes acoustiques, nous pouvons dire que, d'après lui, le système vocalique du hongrois est constitué par les deux corrélations de timbre, de sorte que les phonèmes s'opposent tantôt comme durs et mous, tantôt comme sombres et clairs. Seul le phonème *a* est disjoint, c'est-à-dire sans opposition ; mais, abstraction faite de la longueur, il peut être considéré comme corrélatif au point de vue de l'opposition de sombres et clairs<sup>1</sup>.

2. Ceci appelle quelques observations. En premier lieu, on doit souligner que, dans les systèmes phonologiques, tous les traits phonétiques, si parallèles qu'ils soient, ne représentent pas nécessairement par là même des éléments

(1) Voir surtout 3, 179.

phonologiques. En d'autres termes, il y a des langues où les oppositions en question existent du point de vue objectif, mais où elles ne figurent pas en qualité d'éléments phonologiques. Par exemple, en mordve<sup>1</sup>, nous avons deux sortes de *i* et de *e*, à savoir un *i* et un *e* plus avancés (palataux) et un *i* et un *e* plus reculés (moyens). Mais comme les sons palataux se trouvent limités aux positions après les consonnes mouillées et aux positions où aucune consonne ne précède (surtout à l'initiale des mots), et comme les sons moyens ne se rencontrent qu'après les consonnes dures, il n'y a en mordve qu'un seul phonème *i* ou *e*. Les phonèmes *i* et *e* sont opposés seulement aux *u* et *o*, car le phonème *a* n'a pas de phonème correspondant de la même catégorie de sonorité ou, si l'on veut, d'aperture (par ex. un *ä*). Cette opposition binaire *u* — *i* et *o* — *e*, doit donc être caractérisée comme opposition des phonèmes sombres (*u*, *o*) aux phonèmes clairs (*i*, *e*). Que le système triangulaire du mordve littéraire<sup>2</sup> ne comporte pas la corrélation de mouillure, ceci est rendu plus sûr encore par l'analogie du grand russe littéraire où l'opposition sombre — clair n'est jamais négligeable<sup>3</sup> et où, par conséquent, l'arrondissement des lèvres en cas de réalisation phonétique des phonèmes sombres est plus développé que par exemple en tchèque ou en italien. La cause en est que, en tchèque, l'opposition *u*, *o* — *i*, *e* et en italien celle de *u*, *o*, *e* — *i*, *e*, *e* sont des oppositions de corrélation complexe, à savoir phonèmes durs et sombres — mous et clairs. Comme, dans des systèmes pareils, le phonème *a* reste sans opposition, on ne peut parler de la présence de deux corrélations de timbre, quoique du point de vue physiologique on puisse prétendre être autorisé à une telle constatation. Il en résulte qu'un Tchèque et qu'un Italien, de même qu'un Serbo-Croate, un Espagnol, un Grec, etc., ne peuvent absolument pas dissocier, dans leurs consciences linguistiques

(1) Cf. Jevsev'ev, *Osnovy mordovskoj grammatiki*, Moscou, 1929, 14 ; Bubrich, *Zvuki i formy erzjanskoi reči*, Moscou, 1930, 6 et Trubetzkoy, *Charisteria... Mathe-sio... oblata*, Prague, 1932, 21-24.

(2) C'est le dialecte mordve parlé originellement à Kozlovka, République mordve, qui sert de base pour la langue littéraire mordve actuelle ; voir chez Bubrich, l. c., 3.

(3) Cf. Jakobson, *Karakteristike jevrazijskogo jazykovogo sojuza*, s. I. (Paris), 1931, 11 ; TCLP, IV, 101, n. 4 et 296 ; Slovenská miscellanea 1931, 155 sq.

respectives, les composantes articulatoires des voyelles, comme on le voit d'après la difficulté énorme, le plus souvent insurmontable, que cause à ces gens, par exemple, l'apprentissage de la prononciation des sons français *ü, ô, õ*.

Les systèmes quadrangulaires à deux séries verticales de timbre peuvent avoir soit une corrélation complexe, soit une corrélation autonome. Certains dialectes polonais opposent *â, o, ɔ, u* à *a, e, ɛ, i*, où nous avons affaire à la corrélation complexe dont nous venons de parler ; la seule différence consiste en ce que ces dialectes ne connaissent pas de phonèmes vocaliques disjoints. D'autres parlers polonais distinguent la série *a, o, ɔ, u*, opposée à une autre série *ä, e, ɛ, i*, où l'opposition des phonèmes durs aux phonèmes mous, seule, est phonologique<sup>1</sup>. La même corrélation de mouillure existe en slovaque<sup>2</sup> littéraire (*a, o, u — ä, e, i*). On pourrait se demander si l'opposition *a — ä* n'est pas plutôt une opposition corrélatrice du point de vue de la corrélation de mouillure, mais disjointe du point de vue de la corrélation de clarté. Si c'était vrai, les oppositions *o (ɔ), u — e (ɛ), i* seraient corrélatrices en même temps au point de vue de deux corrélations. Mais pour que ce soit vrai, il faudrait avoir encore au moins une opposition uniquement de mouillure. C'est par exemple le cas du turc osmanli où l'opposition *a — e (ä)* n'est point isolée, parce que l'on a aussi le couple *y (i, I) — i*. Par conséquent, si un système phonologique ne connaît qu'une seule opposition d'espèce *a — ä*, les autres couples étant de type *o — e, u — i*, on a affaire à une seule corrélation de mouillure (phonèmes durs — phonèmes mous).

3. Ceci dit, nous pouvons passer à l'examen des structures plus compliquées à trois séries verticales de timbre. Mais, avant d'aborder l'étude du hongrois, il sera plus utile d'éclaircir d'abord les principes généraux, en examinant de plus près quelques systèmes analogues. Prenons par exemple le français. Le système en est de structure quadrangulaire

(1) M. Trubetzkoy, *TCLP*, I, 1929, 46-7 et n. 10 considère encore à tort les deux systèmes cités comme étant identiques. Ce n'est que plus tard qu'il a admis les corrélations de timbre sous l'influence de M. Jakobson ; voir sur ce point *TCLP*, IV, 100, n. 3.

(2) Voir maintenant avec plus de détails dans mon étude intitulée : *Fonologia a štúdium slovenčiny*, *Spisy jazykového odboru Matice slovenskej*, Turč. Sv. Martin, t. II, 1934, 20-1.

où il y a trois séries verticales de timbre, à savoir : 1° *á, ø, o, u* ; 2° *õ, ö, ü* et 3° *a, e, é, i* (le *e* féminin est un phonème à part). Ici même on pourrait parler de la présence des deux corrélations de timbres. Mais, comme il n'y a pas en français littéraire de *u, o* non labiaux, c'est-à-dire *y, ə*, la série arrière (1°) doit être considérée tout simplement comme une série dure à l'égard de deux séries molles (2° et 3°). La preuve en est que surtout les *ø* et *o* peuvent être très avancés et presque dépourvus de labialisation, ce qui n'arrive jamais pour la série moyenne (2°) où l'effet acoustique de l'arrondissement des lèvres est la seule marque distinctive en comparaison avec la troisième série (3°). En somme, le tableau des corrélations pourrait être représenté ainsi :

(phonèmes) durs — mous { sombres  
clairs.

La même structure phonologique est propre au finnois, quoique la catégorie *ø, ö, e* y manque.

D'autres langues, comme le roumain<sup>1</sup> ou le votiak<sup>2</sup>, connaissent, au contraire, une série sombre, une autre série dure, et, enfin, une troisième série molle (ainsi, par exemple, le roumain : 1° *u, o* ; 2° *î (â), ă* et 3° *i, e* ; *a* est phonème sans opposition, mais appartenant, d'après le système triangulaire, plutôt à la série moyenne qu'ailleurs).

Seules les langues où il y a, en même temps, des phonèmes *u, o* clairs (c'est-à-dire non labiaux *y, ə*) à côté de *u, o* sombres (labiaux), d'une part, et des phonèmes *ü, ö* à côté de *i, e*, d'autre part, peuvent posséder les deux corrélations de timbre autonomes (par exemple le koïbale ou le karagasse<sup>3</sup> avec le système quadrangulaire, grâce à l'opposition *a — ä*).

4. Ces remarques de principe une fois faites, nous pouvons revenir à l'examen du système phonologique du voca-

(1) Le tableau de M. Havránek, *Conférences des membres du Cercle linguistique de Prague* au Congrès des Sciences phonétiques tenu à Amsterdam (3-8/VII, 1932), A. 1933, 9, n'est pas juste pour le roumain littéraire, étant donné que les *e* et *o* ouverts sont limités aux positions devant *a* dans les diphtongues *ea, oa*, qui sont décomposables du point de vue phonologique en *e + a, o + a*.

(2) Cf. Trubetzkoy, *TCLP*, I, 48, 1° *a*, 2° *o, æ, e* et 3° *u, y, i*. Ici même, M. Trubetzkoy considère à tort le système du zyriène (1° *a*, 2° *o, ö, e* et 3° *n, ü, i*) comme identique.

(3) Cf. Trubetzkoy, *TCLP*, I, 49-50 (1° *a, ä* ; 2° *o, oe* ; *ö, e* et 3° *u, y, ü, i*).

lisme hongrois, toutes les considérations y doivent tenir compte du rapport entre le système bref et le système long, parce que les traiter d'une manière isolée, ce serait embrouiller la réalité qui est, il faut l'avouer, très compliquée.

Commençons par le système de la langue littéraire, ce qui est, en même temps, le système de la langue parlée de Budapest et de la plupart des dialectes centraux. D'après M. Laziczius (3, 182), les deux systèmes, à savoir le bref et le long, sont triangulaires (a) 1° *a* ; 2° *o*, *ö*, *ε* ; 3° *u*, *ü*, *i* ; (b) 1° *ā* ; 2° *ō*, *ö*, *ē* ; 3° *ū*, *ü*, *ī*. Quant aux timbres pris isolément, il faut remarquer que M. Laziczius (3, 168) admet un seul *a* pour tous les systèmes possibles du hongrois littéraire et dialectal, où ce qui diffère, c'est seulement la réalisation phonétique de ce phonème unique (il se réalise phonétiquement, tantôt comme *ā* labialisé, tantôt comme *ā* intermédiaire et non labial). Jamais M. Laziczius ne fait entrer cette différence dans les tableaux où ne figure, en général, que le *a*, dont les réalisations n'ont, d'après lui, aucune valeur phologique. De la même façon le phonème *ε* figure partout dans les systèmes brefs.

Ceci ne nous paraît pas juste, car dans le système cité la différence entre *ε* et *ē* n'est qu'une différence entre le phonème bref et long, de sorte que l'on devrait introduire dans le tableau *e* et *ē* (ou *é* ce qui est plus simple et ce qui correspond exactement à l'orthographe littéraire). Les différences d'ouverture et de tension soulignent l'opposition de quantité, mais autrement elles ne peuvent figurer en qualité d'éléments autonomes. De plus, du point de vue phonétique, il serait facile de démontrer, même par la simple méthode auditive, que la relation du phonème, transcrit par M. Laziczius par le signe *ε*, dans les systèmes avec un seul *e* bref, doit être moins ouverte que dans ceux munis de deux phonèmes *e* brefs, à savoir *ē* et *e* (d'après la transcription de M. Laziczius *e* et *ε*). L'explication en est téléologique : la langue ayant deux phonèmes distincts a besoin de les différencier le plus clairement possible par deux timbres distincts. D'après mon observation personnelle, ceux de mes amis hongrois qui ne possèdent qu'un seul *e* bref le prononcent d'une façon moins ouverte qu'est le *e* ouvert (*ε*) de ceux qui ont, en plus, dans leur conscience linguistique, un *e* fermé (*ē*). En somme, dans la transcription

phonologique, il faut omettre les différences de prononciation dépourvues de toute valeur phonologique.

Au même titre, on ne peut négliger la différence profonde qui existe entre les deux systèmes en question, en ce qui concerne le phonème *a*, transcrit, comme nous l'avons déjà remarqué, chez M. Laziczius, toujours par la lettre *a*. Sans savoir la moindre chose sur l'origine de M. Laziczius, d'après la manière dont il considère les problèmes traités, nous pourrions conclure qu'un système à un seul *e* doit lui être familier depuis son enfance. Pour lui, le *a* bref restant sans opposition dans le système bref, ce phonème n'est opposé qu'à son correspondant long, à savoir *á*. Le fait que le *a* bref est labialisé (*ã*), le *á* long, au contraire, non labial, entre dans le cadre des différences extraphonologiques d'ouverture et de tension qui servent à attribuer des nuances acoustiques distinctes aux oppositions phonologiques de quantité. La différence de labialisation-non labialisation entre *a* bref et *á* long, n'étant pas non plus phonologique, il est tout naturel que l'on puisse se contenter d'introduire dans les tableaux une seule lettre *a*, avec un signe diacritique, bien entendu, en cas de phonème long (*ã* ou mieux : *á*).

La situation nous paraît complètement inverse en cas de système à deux phonèmes *e* brefs. Restant fidèles à la thèse justifiée de la phonologie selon laquelle les faits phonétiques doivent être déterminés, en premier lieu, par le système phonologique de la langue en question, nous pouvons partir ici même de notre constatation que l'arrondissement des lèvres chez les sujets parlant hongrois, par exemple de Transdanubie (Dunántúl) est plus marqué, plus développé que chez ceux des Hongrois qui ne connaissent qu'un seul *e* (par exemple ceux de Budapest ou du centre de la Hongrie). Il ne s'agit pas d'une différence peu sensible, car les sujets parlants de Transdanubie eux-mêmes en ont une conscience très nette. Bien qu'ils ne sachent pas exactement en quoi consiste ce fait, ils affirment que leur prononciation est plus hongroise (magyarosabb) et ils ne tardent pas à se moquer des gens de Budapest qui, à leur avis, parlent un hongrois négligé, comme à dessein relâché, monotone, sans couleur.

Si la prononciation plus labialisée de *a* bref dans les

systèmes à deux *e* est ainsi un fait acquis, on doit se demander quelle en est la cause : ce n'est rien d'autre que la structure quadrangulaire du vocalisme bref où le phonème *a* est opposé au phonème *e* (= *ε*) tout comme les phonèmes *o*, *u* sont opposés aux phonèmes *ō*, *ū*, d'une part, et *ě*, *i*, d'autre part. L'opposition de *a* n'est pas seulement plus vélaire, mais aussi plus labiale, parce que ladite opposition peut être traduite en langage phonologique comme étant une opposition d'un phonème dur et sombre à un phonème mou et clair. Les séries *o* — *ě*, *u* — *i*, sont de même valeur phonologique. Mais, comme les phonèmes *ě* et *i* sont, de plus, opposés à *ō* et *ū*, la corrélation de clarté *y* est autonome, parce que les quatre phonèmes sont mous, en même temps. En somme, la série arrière peut être caractérisée comme pourvue d'une corrélation « complexe » — dur et sombre — les séries moyenne et avant comme deux séries molles, opposées mutuellement comme les sombres aux claires.

5. Si l'on passe maintenant à l'examen du système long correspondant, on doit dire que le système à un seul *á* long n'est point triangulaire, car les schémas linéaire, triangulaire et quadrangulaire doivent être retenus surtout pour la représentation des corrélations de timbre<sup>1</sup>. Etant donné que les faits les plus élémentaires des structures vocaliques sont les timbres qui servent de base aux prétendues « superstructures » vocaliques, surtout prosodiques (la quantité, l'accent, l'intonation), les structures du vocalisme long (accentué ou intonné), si elles correspondent exactement ou même avec quelques lacunes au vocalisme bref, ne représentent pas normalement d'autres timbres phonologiquement autonomes<sup>2</sup>. Par là, nous voulons dire que si la cor-

(1) M. Martinet, dans son étude intitulée *Remarques sur le système phonologique du français*, Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, XXXIV, 1933, 191-202, a voulu remplacer le système quadrangulaire du français construit par M. Sommerfelt, et qui est d'ailleurs accepté depuis longtemps à Prague par un système représentant les faits de combinaison de phonèmes et les ressemblances structurales ; quoique l'on puisse admettre la représentation graphique de ces faits, l'un des tableaux ne peut pas remplacer l'autre.

(2) D'après M. Laziczus (3, 190, 202 et 204) parmi les dialectes hongrois, seuls ceux de la partie occidentale des parlers sicules, d'une part, et de Tiszahát, Szamoshát et Ugocsa, d'autre part, possèdent deux *e* longs, en même temps qu'un seul *e* bref. Il est intéressant de constater que la réalisation phonétique de deux *e* *y* est autre que là où tous les deux systèmes (long et bref) sont quadrangulaires.



respondance entre les systèmes bref et long est parfaite, il suffit de représenter le système bref. Ainsi, par exemple, le système de la langue littéraire de formation de Budapest sera graphiquement représenté comme triangulaire (1<sup>o</sup> *a* ; 2<sup>o</sup> *o*, *ö*, *e* ; 3<sup>o</sup> *u*, *ü*, *i*), parce que le système long n'amène pas de changements de timbre et parce que la quantité se trouve simplement « superposée » aux timbres du système bref (cf. l'accent aigu comme marque de la quantité dans l'orthographe). Or, même si l'on construit un tableau graphique à part pour le système long, ceci n'apporte aucun enrichissement.

Si la concordance entre les deux systèmes n'est pas complète, on doit se contenter de la simple constatation de l'existence de lacunes, et que, par suite, tous les phonèmes brefs n'ont pas leurs correspondants longs respectifs. Ainsi, on voit que le système à deux phonèmes de sonorité maximum, à savoir *ä* — *e* (ouvert), dont nous avons parlé plus haut, ne comporte qu'un seul phonème *é* long. Par conséquent, M. Laziczus (3, 182 et 195) considère ce système comme triangulaire ; il le représente ainsi et il ajoute que le correspondant long *é* appartient aux deux phonèmes brefs *e* (*e*, *ë*, d'après lui *ε*, *e*). Mais il serait plus juste de se limiter ici à constater que le système long n'atteste pas tous les membres du système bref, et que le phonème *é* seul, à son correspondant long. Comme dans le cadre du système bref, les timbres *ë* — *e* sont nettement distincts, le *é* long ne peut nullement correspondre à *e* ouvert, étant donné qu'il est comme timbre identique à *ë* fermé. C'est pourquoi il serait plus logique de signaler, même dans la graphie, ce fait, par un signe diacritique parallèle, soit *ê* ( = *é*).

On pourrait faire une objection : il y a des formes où le *e* long correspond à *e* bref ouvert, ce qui semble prouver le contraire. Ainsi, par exemple, *kéz* — *kezet* à côté de *lélék*, *lélkét*. Mais la réponse ne peut laisser de doute : il s'agit, dans ces cas-là, non pas de correspondance entre un timbre long et deux timbres brefs distincts, mais tout simplement de deux alternances, à savoir *ê* / *e* et *ê* / *ë*. La seule différence existant entre ces deux alternances est celle-ci : alors que l'alternance *ê* / *ë* (*lélék-lélkét*) n'est qu'une simple alternance quantitative, la première alternance *ê* / *e* (*kéz, kezet*) est, en même temps, qualitative et quantitative

(qualitative, par ce que deux timbres distincts y alternent ; quantitative, parce que, à la différence de timbres, nous voyons s'ajouter une différence de longueur).

Si l'on prend pour point de départ le système bref où le phonème *a* bref doit figurer graphiquement comme *â*, parce que c'est un phonème dur et en même temps sombre, on doit considérer le *á* long sans opposition de timbre comme simplement opposé au timbre bref où le manque de vélarité et celui de labialisation n'attire pas l'attention des sujets parlants. Dans la conscience linguistique de ceux-ci, il existe uniquement l'opposition de quantité, et la différence d'articulation ne sert qu'à renforcer, par son effet acoustique, l'opposition phonologique de quantité. Ici, on voit de nouveau les inconvénients de la représentation graphique du système long, car si l'on voulait tirer toutes les conséquences découlant de la méthode phonologique, on devrait représenter le phonème *a* dans le système bref, comme *â*, et dans le système long, comme *â'* (ou *ã*), ce qui pourrait suggérer une idée fausse sur la réalisation phonétique du phonème long qui est non labial.

En somme, les deux systèmes brefs que nous avons traités jusqu'ici, pourraient être représentés de la façon suivante :

<i>a</i>			<i>â</i> <i>e</i>		
<i>o</i>	<i>ö</i>	<i>e</i>	<i>o</i>	<i>ö</i>	<i>ë</i>
<i>u</i>	<i>ü</i>	<i>i</i>	<i>u</i>	<i>ü</i>	<i>i</i>

Pour être plus complets, nous pouvons encore ajouter que chez les sujets parlants dont la conscience linguistique comporte le système cité en deuxième lieu, même les phonèmes *o*, *u*, sont réalisés, phonétiquement, relativement plus labialisés que dans le système triangulaire. Cela peut s'expliquer de la même façon que le phénomène de réalisation du phonème *â* dont l'opposition à *e* est susceptible de donner à tout le système quadrangulaire une structure à part.

Plus haut, nous avons déjà remarqué qu'il s'agit ici d'une corrélation « complexe » — sombre et dur. Mais, pour éviter des malentendus, nous devons souligner qu'il n'y a pas lieu ici de confondre cette corrélation complexe avec

celle des systèmes triangulaires plus simples, mentionnés plus haut, et qui sont familiers aux langues comme le tchèque, l'italien, etc. Tandis que dans les systèmes comme ceux-ci, les composantes dures et sombres ne sont jamais autonomes; car elles sont intimement, indissociablement liées entre elles, dans les systèmes du type hongrois à structure quadrangulaire, les deux corrélations sont, au contraire, plus autonomes grâce à la série *ü, ö*, et à l'harmonie vocalique dont nous parlerons plus loin. Mais, quoique ces deux corrélations soient plus autonomes, il y a une différence entre les séries verticales en ce qui concerne l'application de deux corrélations que l'on peut résumer ainsi : 1<sup>o</sup> la série arrière *â, o, u* — dure et sombre ; 2<sup>o</sup> les deux autres séries — molles ; 3<sup>o</sup> celles-ci partagées en deux séries par une seule corrélation autonome, à savoir : phonèmes sombres (*ö, ü*) et clairs (*e, ê, i*). L'autonomie de la corrélation de clarté dans le cadre des séries molles est, entre autres choses, susceptible d'empêcher la fusion complète des deux corrélations dans la série arrière. Une substitution de *â* par *a* non labial dans la prononciation d'un étranger doit être plus choquant, plus désagréable pour l'oreille d'un Hongrois à qui le système quadrangulaire est propre, que pour celle d'un Hongrois qui ne connaît que le système triangulaire.

Comme la différence entre les deux systèmes vocaliques en question est profonde, on ne peut pas dire que la structure du système vocalique de la langue littéraire est seulement triangulaire, et que si, par exemple, un Hongrois d'origine transdanubienne, parle la langue littéraire, en se servant de deux *e* (*ê* fermé et *e* ouvert), il s'agit seulement d'une différence de prononciation<sup>1</sup>. Une telle affirmation ne peut être juste, car ce qui se passe ici c'est l'adaptation du système de la langue littéraire au système phonologique des parlers à structure vocalique quadrangulaire. Cette espèce de transphonologisation, si l'on peut dire, est possible grâce, d'une part, à l'orthographe qui ne possède qu'un graphème *e*<sup>2</sup> et, d'autre part, à la proximité de deux systèmes linguistiques en général.

(1) Cf. Lazliczius, 3, 171.

(2) Pour un cas analogue en slovaque de l'époque de štúr, voir dans mon étude citée plus haut, p. 23-24.

6. Quant aux systèmes vocaliques dialectaux, il suffira de rappeler les cas les plus caractéristiques. Certains dialectes, surtout une partie des parlers « palóc », possèdent le même système quadrangulaire dans les vocalismes, long et bref, à savoir : 1<sup>o</sup>  $\tilde{a}$ ,  $\tilde{o}$ ,  $\tilde{u}$  ; 2<sup>o</sup>  $\tilde{o}$ ,  $\tilde{u}$  et 3<sup>o</sup>  $\tilde{e}$ ,  $\tilde{e}$ ,  $\tilde{i}$ . Comme ici l'opposition  $\tilde{a}$  —  $\tilde{e}$  (ouvert) fait phonologiser les composantes, dure et sombre, de  $\tilde{a}$ , il faut marquer ce trait par un signe diacritique pour indiquer la labialisation. Etant donné que la même opposition binaire existe dans le système de longueur, à savoir  $\tilde{a}'$  (ou  $\tilde{a}$ ) —  $\tilde{e}$  (ou  $\tilde{e}$ ), la structure phonologique du vocalisme de ces parlers est la même que celle que nous avons trouvée dans certains dialectes de Transdanubie.

D'autres parlers « palóc » possèdent un  $\tilde{a}$  non labial et, comme on l'affirme, intermédiaire, transcrit dans les travaux dialectologiques par le signe  $\tilde{a}$ . Mais, il est probable que c'est plutôt un  $\tilde{a}$  vélaire, non labial, parce qu'il s'oppose à un  $\tilde{e}$  (ouvert), dans les deux systèmes (long et bref). Si cela est vrai, la structure interne y est la même qu'en français littéraire (sauf la série  $\tilde{o}$ ,  $\tilde{o}$ ,  $\tilde{e}$ ). Dans d'autres parlers « palóc », le système bref est quadrangulaire avec l'opposition  $\tilde{a}$  (non labial) —  $\tilde{e}$  (ouvert), le système long, au contraire, avec un seul phonème d'aperture maximum, à savoir  $\tilde{a}'$  ( $\tilde{a}$  long, labialisé). Il se peut qu'ici la structure interne soit la même que dans les dialectes dont nous avons parlé précédemment, et que l'articulation labialisée de  $\tilde{a}'$  long, soit seulement une des marques supplémentaires de la longueur.

Quant aux diphtongues, il suffit de remarquer qu'en hongrois dialectal toutes les « diphtongues » paraissent être de simples réalisations phonétiques de phonèmes longs<sup>1</sup>, de sorte que la question des corrélations de timbre ne se trouve pas ainsi compliquée par la nécessité d'examiner ce fait de plus près.

(1) Pour l'interprétation phonologique des diphtongues, voir maintenant l'étude fondamentale de M. Vachek, *Über die phonologische Interpretation der Diphthonge*, *Práce z vědeckých ústavů pražské filosofické fakulty*, Praha, 1933, 90-172.

## II. — LES CORRÉLATIONS DE TIMBRE ET L'HARMONIE VOCALIQUE

7. Dans des langues qui connaissent l'harmonie vocalique, l'examen du système des voyelles ne peut pas être limité au dénombrement du répertoire des phonèmes et des corrélations de timbre. Quelquefois même, on ne pourrait accomplir avec succès cette première tâche en faisant abstraction des phénomènes d'harmonie vocalique. On a essayé, par exemple, de démontrer<sup>1</sup> que le turc osmanli possède deux faisceaux de corrélations, à savoir :

<i>i</i> <i>y</i>		<i>e</i> <i>a</i>
<i>ü</i> <i>u</i>		<i>ö</i> <i>o</i>

dont les membres respectifs se distinguent les uns des autres de la même façon. Mais, si l'on examine la question de plus près, on voit que le deuxième faisceau n'existe pas en réalité, parce que les phonèmes *ö*, *o*, ne sont pas considérés, dans la conscience linguistique des sujets parlants, comme corrélativement opposés à *e*, *a*, c'est-à-dire comme sombres aux clairs, et inversement. Ceci est prouvé par l'harmonie vocalique qui, auprès des alternances combinatoires *i* / *y* / *ü* / *u*, n'admet que l'alternance combinatoire *e* / *a* (et non pas d'alternance *e* / *a* / *ö* / *o* ; cf. par ex. les suffixes *ler*, *lar* pour le pluriel ; *mek*, *maq*<sup>2</sup> pour l'infinitif opposés aux suffixes *dim*, *dym*, *düm*, *dum* pour la première personne du singulier du passé défini ou *im*, *ym*, *üm*, *um* pour le possessif, etc.). Il n'en est pas de même dans toutes les autres langues turques (cf. par ex. en yakoute le suffixe du pluriel *lär*, *lar*, *lör*, *lor*). Mais, en turc osmanli, les phonèmes *e* (= *ä*), *a* représentent les seuls phonèmes de la catégorie maximum de sonorité, tandis que les phonèmes *ö*, *o* appartiennent à la catégorie moyenne, et enfin les phonèmes *i*, *y*, *ü*, *u* à la même catégorie supérieure. Or, les oppositions *e*, *ö* — *a*, *o* sont disjointes et non corrélatives.

(1) Cf. chez M. Havránek, *l. c.*, 10 ; le système établi par M. Trubetzkoy, *TCLP*, I, 49, n'est pas non plus acceptable.

(2) La transcription phonologique devrait être *mak*, ce qui est, d'ailleurs, l'orthographe moderne, car l'alternance *k* / *q* est purement phonétique ; cf. Deny, *Grammaire de la Langue turque*, Paris, 1920, 108 sq.

L'exemple du turc osmanli suffit, croyons-nous, à démontrer qu'il faut considérer les problèmes des corrélations de timbre et des faisceaux de corrélation avec beaucoup de prudence dans les langues à harmonie vocalique.

Même là où l'on peut au premier abord déterminer la structure phonologique du vocalisme, abstraction faite des alternances combinatoires de l'harmonie vocalique, nous ne sommes pas au bout de notre tâche. Tandis que, par exemple, en esthonien littéraire, caractérisé par l'absence de l'harmonie vocalique<sup>1</sup>, il suffit de constater que la structure du vocalisme est quadrangulaire (1° *a*, *õ*, *ä*; 2° *o*, *ö*, *e* et 3° *u*, *ü*, *i*), en finnois au contraire, par une telle constatation, on ne serait pas en état de constater toute la réalité qui est plus complexe. Ci-dessus nous avons comparé le système phonologique du finnois à celui du français (la série *o*, *ö*, *e* seule *y* manque; ainsi: 1° *a*, *ä*; 2° *o*, *ö*, *e* et 3° *u*, *ü* (*y*), *i*). Mais, la différence essentielle entre les deux systèmes consiste en ce que le finnois, par l'emploi de l'harmonie vocalique, fait grouper les phonèmes encore d'une autre façon, puisque le phonème *ä* qui appartient, par son timbre, à la série verticale *ä*, *e*, *i*, se voit lié, en outre, structurellement et, par suite, aussi associativement à la série moyenne, soit *ä*, *ö*, *ü*. Or, tandis que d'après le système représentant le répertoire phonologique en général, il y a trois séries verticales: 1° *a*, *o*, *u*; 2° *õ*, *ö*, *ü* et 3° *ä*, *e*, *i*, d'après le parallélisme des données de l'harmonie vocalique, il y a un changement dans les séries 2 et 3, soit: 1° *a*, *o*, *u*; 2° *ä*, *ö*, *ü* et 3° *e*, *i*. D'après ce dernier schéma, les phonèmes *e*, *i* sont des phonèmes à part, ce qui est, d'ailleurs, prouvé par le fait que ces phonèmes peuvent être suivis d'un phonème dur aussi bien que d'un phonème mou (cf. par ex. *silta* — *sillä*, *teko* — *tekö*, *sinnun* — *sinnyn*<sup>2</sup>, etc.).

8. Mais revenons à l'examen du hongrois. Des alternances combinatoires du type *a* / *e*, *o* / *ö* / (*ë*), *u* / *ü* dans les suffixes proprement dits (par ex. *bán*, *ben*; *tok*, *tök*, *tëk*; *ül*, *ül*, etc.), on peut conclure que le phonème *e* (ouvert), appartenant comme simple timbre à la série verticale *e*, *ë*, *i*

(1) Cf. Saareste, *Die estnische Sprache*, Tartu, 1932, 15 et 34-5.

(2) Cf. Skalička, *Zur Phonologie der finnischen Schriftsprache*, Archiv Orientalní, V, 1933, 91.

est à ranger dans la série où figurent *ö, ü*. Or, les alternances citées varient selon le caractère « dur » ou « mou » de la voyelle de la syllabe précédente. Ce parallélisme atteste d'une manière indiscutable que les corrélations de timbre sont loin d'être une pure fiction de la linguistique structurale. Elles existent en réalité et font opposer la série arrière aux deux autres séries, comme nous l'avons déjà démontré dans la première partie de la présente étude. C'est de cette façon qu'est possible, dans les alternances, une « série » *e, ö, ü*, quoique le timbre *e* appartienne autrement à la série *e, ë, i*.

De son côté, l'alternance combinatoire *ö/ë* nous sert, elle aussi, de point d'appui pour la thèse que nous venons de formuler, car *ö* n'alterne avec *ë* qu'à l'intérieur des deux séries molles (sombre et claire). Etant donné que le phonème *i* n'alterne jamais avec *ü* dans les suffixes, peu nombreux d'ailleurs (par ex. *ik, ük* = O), il se trouve isolé dans une certaine mesure. Cela correspond, du reste, au fait qu'il y a des cas où, après le phonème *i* de la première syllabe, même les alternances d'arrière peuvent fort bien figurer (par ex. *nyilból, iszunk*). Peu importe que ce soit compréhensible du point de vue historique (il s'agit probablement d'une fusion de *i* prépalatal avec l'ancien *y* postpalatal), parce que toutes les prétendues irrégularités, survenues par des changements ultérieurs de la langue, doivent se justifier en fin de compte par le système synchronique de cette langue ; dans le cas inverse elles sont peu à peu éliminées.

Quant au système triangulaire du hongrois littéraire et de la langue parlée, surtout dans certaines régions centrales de la Hongrie, l'absence du phonème *e* (ouvert) a amené le type d'alternance *a/e*, où le seul phonème *e* de sonorité maximum *a* alterne avec le phonème *e* (phonétiquement plutôt moyen ; voir plus haut) de la catégorie moyenne de sonorité. L'autre alternance *o/ö/e* y correspond exactement à l'alternance *o/ö/ë* du système quadrangulaire.

Avant de terminer, il serait très intéressant d'examiner les questions des corrélations de timbre aussi bien que de l'harmonie vocalique du point de vue diachronique. Mais, comme ce sont là des questions très compliquées qui tou-

chent par beaucoup de points au problème de l'histoire du système phonologique du hongrois en général, il nous faudra revenir sur ce sujet en une autre occasion et dans une étude plus étendue<sup>1</sup>.

LUDOVÍT NOVÁK<sup>2</sup>.

(1) Les idées formulées dans la présente étude écrite à Paris, en 1934, se trouvent complétées ou quelque peu modifiées dans les ouvrages suivants du même auteur : 1° *L'Harmonie vocalique et les alternances consonantiques dans les langues ouralo-altaïques, surtout finno-ougriennes, Notes synchroniques et diachroniques* (en français), TCLP, VI, 1936, 81-95 ; 2° *Le slovaque et le hongrois pendant les premiers siècles de leur histoire en Europe Centrale* (en slovaque), Recueil des communications du II<sup>e</sup> Congrès international des Slavistes, Varsovie, 1934, 85-88 ; 3° *L'Elément fondamental du système grammatical et la typologie linguistique* (en slov.), Sborník Matice slovenskej, XIV, 1936, 3-14 ; 4° *Sur les problèmes fondamentaux de la linguistique structurale* (en slov.), l. c., XV, 1937, 3-23. — Pour le français, cf. encore GOUGENHEIM, *Eléments de phonologie française*, Strasbourg, 1935, 17 sq. ; pour le hongrois, consulter aussi LAZICZKUS, *A magyar nyelvújrásk* (Les dialectes hongrois), Budapest, 1936, 54 sq.

(2) L'auteur de l'article ci-dessus est M. Ludovít Novák, jeune linguiste slovaque très épris des problèmes que pose la phonologie élaborée par le Cercle linguistique de Prague aux travaux duquel il a participé activement.

Il a appris le hongrois durant son enfance et en a repris l'étude à Paris à l'École Nationale des Langues Orientales. Il est agréable de constater qu'il en possède une connaissance approfondie et, chose plus rare chez un théoricien, il le manie avec la plus grande aisance.

Les vues dont on vient de lire l'exposé ont été mises au point par lui à la suite d'une communication qu'il avait faite sur la question, au cours de hongrois, communication très ample et qui avait été suivie d'un débat animé, sous la direction du professeur.

Il nous a paru intéressant de les faire connaître ici, bien qu'elles ne soient pas partagées par tous les théoriciens du hongrois et qu'en particulier je sois obligé de faire personnellement les plus expresses réserves sur certaines des interprétations de la réalité phonologique hongroise. Je tiens toutefois à affirmer que ce désaccord ne porte pas sur des questions de principe, mais seulement sur des questions de fait. Il y a longtemps que j'ai donné mon entière adhésion aux thèses essentielles de la phonologie enseignée par l'école de Prague, mais il m'est, sans doute, permis de ne pas voir, ou plutôt ici de ne pas entendre, les choses comme croit devoir le faire M. Ludovít Novák.

A. SAUVAGEOT.